



HAL
open science

Ma rencontre avec Bertrand Schwartz à travers trois entretiens

Françoise F. Laot

► **To cite this version:**

Françoise F. Laot. Ma rencontre avec Bertrand Schwartz à travers trois entretiens. *Éducation permanente*, 2019, Hommage à Bertrand Schwartz (Hors série 2019), pp.27-34. hal-04467656

HAL Id: hal-04467656

<https://hal.science/hal-04467656>

Submitted on 20 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Ma rencontre avec Bertrand Schwartz à travers trois entretiens

J'ai rencontré Bertrand Schwartz pour la première fois très exactement le 30 novembre 1994. Il avait répondu favorablement à ma demande lorsque je l'avais sollicité pour un entretien. Je menais alors une étude exploratoire qui devait m'amener à décider si la recherche qu'on me proposait sur l'histoire de l'Institut national pour la formation des adultes (INFA) était envisageable, en termes de faisabilité et d'intérêt, dans le cadre d'une thèse. L'INFA m'était totalement inconnu. Le sigle ne m'évoquait rien, je pensais n'en avoir jamais entendu parler. Mais quand Jacky Beillerot dit devant moi : « Un jour, il faudra bien que quelqu'un fasse l'histoire de l'INFA, parce que c'est important pour le champ de la formation des adultes », ma curiosité avait été piquée. J'avais suivi une formation de formateurs d'adultes, je ne connaissais pas cette institution importante, il y avait donc une lacune à combler et je m'apprêtais justement à m'engager dans un doctorat...

Ma première rencontre avec le fondateur de l'INFA

Guidée dans mes premières démarches par Jacky Beillerot – qui m'avait notamment conseillé d'aller regarder de près la revue *Education permanente* –, je me suis mise en chasse d'indices. Les méthodes mises en œuvre ont d'abord consisté à dépouiller les premiers numéros de la revue, avec une centration sur son comité de rédaction, afin de relever le plus grand nombre possible de noms, de retrouver leurs contacts et quelques informations biographiques (qu'étaient-ils devenus près de trente plus tard ?), à recenser des documents produits par l'INFA et sur l'INFA, et à solliciter un entretien auprès des trois anciens directeurs de cet institut. Ils m'ont reçue chacun en deux mois d'intervalle. Bertrand Schwartz et Marcel Lesne ont eu *grosso modo* le même avis définitif : « Il n'y a rien d'intéressant à aller rechercher sur l'INFA, vous allez perdre votre temps. » Si Robert Cuq avait semblé plus demandeur, le contenu de l'entretien ne m'avait pas laissé entrevoir de pistes très fécondes. Selon Lesne, il manquait « des data », et pour Schwartz, c'était tout simplement inutile. J'avais été particulièrement frappée,

alors que je venais interviewer le fondateur d'une institution majeure pour l'histoire de la formation des adultes, de l'entendre me dire que l'INFA n'avait quasiment jamais existé, qu'il était « mort-né », qu'il n'avait pas produit ce pour quoi il avait été créé. En revanche, pensait-il, le Centre universitaire de coopération économique et sociale (CUCES) serait bien plus intéressant à étudier. Ma déception était immense. J'étais visiblement sur le point de faire fausse route. Il me fallait chercher un autre sujet de thèse... Ou peut-être pas ? Finalement, ce décalage de perception sur l'INFA lui donnait tout à coup une dimension mystérieuse qui m'incitait à en savoir davantage. Elargir le thème de recherche pour y englober l'histoire du CUCES me permettrait-il de comprendre cette énigme ? L'infléchissement dans ce sens de mon enquête exploratoire m'a finalement confortée dans ce deuxième choix.

Ce n'est qu'un an plus tard, quasiment jour pour jour, et après une série de vingt autres entretiens auprès d'anciens de l'INFA, du CUCES et quelques personnalités d'autres sphères, que j'ai sollicité et obtenu un deuxième entretien avec Bertrand Schwartz¹. Contrairement au premier, celui-ci a été enregistré. J'avais déjà bien avancé dans ma connaissance des deux institutions (ou des trois si l'on ajoute l'ACUCES²), grâce notamment aux documents que m'avait confiés Bertrand Schwartz : tous les rapports d'activité du CUCES/ACUCES en sa possession qu'il m'avait prêtés pour que j'en fasse des photocopies. Mes recherches dans différents centres d'archives avaient également porté leurs fruits. J'avais notamment retrouvé un fonds inespéré sur le CUCES dans les archives de la société Saint-Gobain, à Blois, qui venait compléter le petit fonds conservé aux Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle. J'étais donc venue avec des documents que je demandais à Schwartz de commenter, en particulier les deux textes à la base du nouveau projet du CUCES, de mars 1960³ et septembre 1961⁴. Il n'avait pas gardé d'exemplaires de ces deux textes, ni un souvenir précis de leur mode d'élaboration, et se dit très content de les revoir : « Vous trouvez des choses que les gens recherchent désespérément autour de moi ! », ou encore : « Vous me rappelez des souvenirs, là ! »

Mais l'entretien n'avait pas tourné autour de ces seuls textes, il avait permis d'explorer plusieurs dimensions biographiques dont le récit de ses six mois de captivité en Espagne et de la guerre, son expérience en tant que professeur (qui souffrait de voir ses élèves ingénieurs « s'ennuyer à mourir » pendant trois ans), puis directeur-adjoint et directeur de l'Ecole des Mines. Je l'avais questionné également sur son séjour aux Etats-Unis de 1960, dont – à ma grande déconvenue car j'attendais d'en savoir plus à ce sujet – il ne se souvenait plus très bien des

1. Entretien avec Bertrand Schwartz, le 22 novembre 1995. Les citations qui suivent sont extraites de sa retranscription.

2. Association du CUCES.

3. *Le Centre universitaire de coopération économique et sociale, CUCES*, mars 1960, 19 p.

4. Département éducation permanente, CUCES, septembre 1961, 35 p.



conditions de décision et d'organisation... Mais il m'avait promis de rechercher dans ses documents pour en retrouver des traces. Il a effectivement tenu promesse en me fournissant par la suite un document de trente pages réalisé en 1961 au retour de son voyage⁵. L'entretien avait permis d'aborder de nombreux autres sujets comme son rapport à l'argent, au service public, ses liens avec certaines institutions (le CESI, l'ARIP, la CGT, *Peuple et culture*...), et les relations qu'il avait entretenues – dont certaines assez conflictuelles – avec différentes personnalités comme Marcel David, Joffre Dumazedier, Gaston Berger, Edgar Faure, Raymond Vatier, Pierre Laurent, Olivier Guichard, Marcel Demouques... J'ajoute que le téléphone avait sonné à trois reprises au cours de l'entretien, me faisant craindre à chaque fois qu'il avait pris les appels que le fil du discours soit perdu, mais l'entretien n'en avait finalement été que faiblement perturbé. Même à « 76 ans et demi », l'âge qu'il dit avoir alors, il restait un monsieur très investi et sollicité de toute part. Il me demandait de ne pas lui en vouloir s'il « mélange[ait] un peu tout » : « J'ai fait énormément de choses depuis, j'en suis à ma quinzième expérimentation... »

Des sources d'inspiration évanescentes

A la relecture de mes notes, quelques caractéristiques frappantes m'apparaissent. La première est l'insistance qu'il avait à dire et à répéter que des solutions « bêtes comme chou » peuvent être trouvées aux problèmes qui semblent les plus insolubles, à condition d'accepter de bousculer ses manières de voir, de refuser la « pensée unique », et cela sans aller forcément puiser à des théories ou des courants de pensée établis : « Beaucoup de mes réformes ont été basées sur des petites conneries pratiques. »

Sans doute comme celles et ceux qui m'avaient précédée auprès de lui, qui travaillaient sur des objets voisins du mien et qui l'avaient également interviewé peu de temps auparavant – Françoise Birck, sur la réforme de l'École des Mines, Lucie Tanguy, sur les actions collectives de Briey, Gérard Mlékuz, sur l'éducation populaire dans le Nord –, je tentais de remonter aux sources pour identifier les ressorts, les appuis et les références ou les influences qui avaient bien pu guider la mise en œuvre des innovations éducatives qui fleurissaient à Nancy autour de Bertrand Schwartz. Peine perdue, ce n'est pas de lui que j'apprendrais quoi que ce soit de la sorte. C'était extrêmement frustrant pour la chercheuse débutante que j'étais. Mais je le comprenais également comme un agacement de sa part, un refus que sa pensée et ses actions soient étiquetées par d'autres.

Si lui-même parvenait mal à définir un socle politique, social ou philosophique, à ses choix, ces trois dimensions étaient présentes dans son discours,

5. *Séjour USA, mars-avril 1961*, Bertrand Schwartz, CUCES, 30 p. ronéotées.

comme était très présente l'influence de quelques personnalités sans qui, selon lui, rien n'aurait été possible. Et d'abord Michel Deshons⁶ : « Vous devriez aller voir Michel Deshons et comparer avec ce qu'il dit, car dans une certaine mesure, il est plus fiable que moi. »

Deshons, « l'âme de tout cela », qui « était là avant et qui y est resté après » et qui a été « à égalité complète de décision avec moi »... Etait-ce coquetterie d'auteur ? Je ne le crois pas. A différentes reprises, j'ai constaté à quel point Deshons pouvait constituer un recours dès qu'il manquait une information ou la mémoire d'un événement. Bien des années plus tard, quand je l'ai de nouveau rencontré à l'occasion de ma recherche sur le film *Retour à l'école* ⁷, et qu'il lui a manqué le souvenir d'un détail, c'est à Deshons qu'il a téléphoné devant moi pour en avoir le cœur net. Les deux autres personnalités auxquelles il avait fait référence plusieurs fois au cours de cet entretien sont Jean-Joseph Scheffnecht⁸ et Guy Lajoinie⁹. Tous les deux, sur lesquels il s'appuyait déjà dans la réforme de l'Ecole des Mines, l'avaient fait réfléchir. Ils lui avaient fait prendre conscience de « l'incroyable naïveté » de certains de ses postulats comme cette idée que les ouvriers pourraient avoir envie d'être formés par des ingénieurs de leur entreprise... En parlant du tout petit noyau initial, il dit plus loin : « Nous n'avions aucune idée de la façon dont il fallait procéder, nous n'étions pas du tout compétents [...] nous nous sommes formés nous-mêmes. » Comme dans le discours de Schwartz, le thème de la naïveté des analyses initiales est présent dans de très nombreux entretiens réalisés auprès des anciens de l'INFA et du CUCES, soit en tant qu'autocritique, soit en tant que critique de l'action des autres.

Une autre idée ressort de cet entretien : l'importance, pour Schwartz, de l'autonomie basée sur l'écoute dont il avait fait l'expérience en temps de guerre : « Je me suis rendu compte à quel point, pour l'officier que j'étais [dans la Division

6. Michel Deshons (1928-2015). Titulaire d'une thèse de droit, il est recruté au CUCES en mars 1955. Aidé d'une secrétaire – ils sont les seuls permanents jusqu'en 1960 –, c'est lui qui démarre les formations des ingénieurs et des cadres, puis monte la promotion sociale. A l'arrivée de Schwartz, en 1960, il continue d'assurer les fonctions de coordination. Il quitte l'ACUCES en 1973 pour exercer des fonctions de direction des ressources humaines, puis de responsable de formation en entreprise.

7. Entretien avec Bertrand Schwartz, le 22 novembre 2006 (je viens de prendre conscience que c'était encore un 22 novembre ! Mais je n'en tire aucune conclusion...).

8. Jean-Joseph Scheffnecht (1932-2012). Il est enseignant d'anglais à la faculté des lettres de Nancy et à l'Ecole des Mines où il utilise des méthodes actives. En parallèle, il fait du théâtre, du mime et des marionnettes. Il obtient le poste de « chef de travaux de pédagogie » créé pour le CUCES en 1960, poste négocié par Schwartz auprès de G. Berger pour développer son projet « éducation permanente ». Il lance la première expérimentation en entreprise à la Société des automobiles Peugeot en décembre 1961. Il quitte le CUCES en 1971.

9. Guy Lajoinie (1923-2009). Il n'est jamais « entré » au CUCES mais y est consultant. Il a travaillé avec Friedmann, Touraine, Raynaud. Il milite au Parti communiste et à la CGT. Il est consultant à la COFROR (Compagnie française d'organisation) où il introduit la sociologie industrielle et la thématique de la résolution de conflits. Schwartz lui demande de préparer les élèves ingénieurs de l'Ecole des Mines au « stage ouvrier ». Au CUCES, il n'a la responsabilité d'aucune action mais participe à de nombreuses d'entre elles. En particulier, il négocie aux côtés de Schwartz avec les syndicats et les maires de la région de Briey pour la mise en place des actions collectives de formation.



Leclerc] et qui avait dix secondes pour prendre des décisions sur n'importe quoi, gravissimes, il fallait que j'écoute. » Il parle ici d'écouter son chauffeur ou son standardiste. Mais cette autonomie dans la prise de décision semble s'accompagner aussi d'une grande solitude. S'entourer des autres, s'appuyer sur eux en leur faisant une totale confiance (comme presque tous les anciens du premier cercle du CUCES et quelques-uns de l'INFA me l'ont dit) est sans doute le moyen qu'il a trouvé pour combler le vide ou atténuer l'angoisse face aux conséquences des décisions. Le couple autonomie-solitude revient souvent au cours de l'entretien. Il y insiste particulièrement lorsqu'il parle de son voyage aux Etats-Unis. Il fallait bien y aller voir puisque, croyait-il se rappeler, 25 millions de gens y suivaient alors des cours du soir : « J'ai fait seul ce voyage, mais alors tout seul. Tout seul, cela veut dire dans un état d'isolement complet, parce que je n'ai été aidé par personne, que je n'ai pas été bien reçu (depuis, Dieu sait que j'ai été formidablement reçu aux Etats-Unis, mais parce que c'étaient eux qui m'invitaient), là, j'étais un monsieur tout seul. » Il y revient encore par la suite : « J'y ai été assez malheureux, bon, parce qu'il faut être introduit, là j'étais vraiment seul dans la nature. » Il est probable que sa déjà grande notoriété en 1960, en raison notamment de l'importante communication – nationale et internationale – qui avait été faite autour de la réforme de l'Ecole des Mines, l'avaient un peu déshabitué à ce type d'accueil anonyme.

Enfin, la question de la paternité des idées se pose aussi dans l'entretien, évidemment celle de l'éducation permanente : « Jacques Delors l'a toujours dit et ce n'est pas inexact, c'est effectivement moi qui ai beaucoup développé cette histoire-là. » Avoir développé la notion d'éducation permanente en milieu de travail, et non pas sur le versant des loisirs, lui aurait valu l'animosité de « l'éducation populaire » : « "Il vole ce que nous avons fait puisque nous avons fait l'éducation permanente et voilà qu'il veut la faire, lui qui est tout nouveau... et en même temps, il la transforme" [...] J'utilisais ce qu'ils avaient fait, parce que c'était publié, c'était public et c'était intéressant pour la formation professionnelle. » Cette éducation permanente « à travers la vie », qu'il revendique, s'oppose à l'éducation récurrente qui se développe alors, et selon laquelle « on revient à l'école de temps en temps », ce qui signifie implicitement, expliquait-il, que l'apprentissage se fait à l'école. Or, selon Schwartz, c'est bien cette éducation récurrente à laquelle il s'est opposé qui l'a finalement emporté avec la loi de 1971.

Bien plus tard, je me suis beaucoup appuyée sur cet entretien pour écrire une notice biographique pour l'*Encyclopédie de la formation*¹⁰, notice qu'il a validée avant sa publication.

10. « Bertrand Schwartz », dans : J.-M. Barbier *et al.*, *Encyclopédie de la formation*, Paris, Puf, 2009, p. 864-866. Dans cet ouvrage figurent également trois autres notices que j'avais essentiellement écrites à partir des entretiens réalisés à cette même époque, sur Joffre Dumazedier (p. 130-132), Jacques Delors (p. 160-162) et Raymond Vadier (p. 978-979).

Un récit impliqué sur une période difficile

Six mois après cet entretien et une série d'autres menés auprès de différentes personnes, je suis revenue pour une troisième interview¹¹. Ma recherche avait beaucoup progressé, mais je butais encore sur la dernière période, celle du démantèlement du Complexe de Nancy. L'entretien avait donc essentiellement abordé ce point-là, mais quelques compléments biographiques avaient également pu être apportés, comme le choix de devenir professeur après être sorti de l'École des Mines, ou encore les relations avec Michel Debré et Jacques Decoust.

Toute la première partie porte sur les années 1968-1972, c'est-à-dire des années noires pour le Complexe de Nancy, mais aussi pour ses membres. Schwartz aborde ce troisième entretien de manière plus circonspecte : « Je ferai plus attention et nous verrons ensemble si vous écrivez des choses, il faudra me les montrer parce que ça remet en cause gravement des gens. Donc je vais parler mais... »

Je ne me souviens pas avoir jamais montré mes écrits à Schwartz avant leur publication, exceptée la notice biographique qui le concerne. J'avais parfaitement conscience de la difficulté d'écrire une histoire du temps présent, sous le regard de ses acteurs, avec toutes les contraintes et la prudence qu'elle impose. Mais si tout n'a évidemment pas été repris de ce que m'ont confié les personnes interviewées, je ne me suis pas pour autant autocensurée dans la reconstitution de l'histoire compliquée du Complexe de Nancy. Cela tient pour beaucoup au statut que je conférais aux entretiens. Ils étaient menés dans le but d'éclairer ma compréhension des documents d'archives déjà trouvés et, si possible, d'en récupérer d'autres¹². L'histoire du CUCES-INFA a été grandement écrite à partir des documents personnels que m'ont confiés les interviewé-e-s à l'issue de chaque entretien¹³.

Ma compréhension des événements passait aussi par la dimension sensible : par l'émotion perçue, par la manière dont les acteurs de cette histoire décrivaient, ou oubliaient, ou passaient volontairement sous silence, certains faits qui avaient laissé des traces dans les archives. La plupart avaient vécu cette expérience dans leurs années de jeunesse et en avaient été profondément marqués. Il m'était nécessaire et précieux d'écouter leur manière de reconstruire cette histoire, leurs surprises, leurs émerveillements et leurs agacements, leurs amitiés et leurs haines, leurs colères parfois, leurs regrets. J'avais besoin que la vie recouvre l'austérité des papiers jaunis.

11. Entretien du 23 mai 1996 (45 min).

12. La dernière partie de la thèse toutefois, qui propose une lecture transversale de cette histoire à travers celle des groupes impliqués, s'appuie essentiellement sur les entretiens réalisés.

13. La plupart des documents d'archives récupérés au cours de ma recherche doctorale ont été versés aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, à Bobigny, dans le cadre d'une convention passée avec le Groupe d'étude – Histoire de la formation des adultes (GEHFA) pour la conservation des archives de la formation des adultes. Le fonds F. Laot (1954-2011) Archives d'une thèse sur le Complexe de Nancy (CUCES-ACUCES-INFA), sous-série 489 J, a été répertorié. Il est libre d'accès sauf les enregistrements et les retranscriptions des entretiens pour lesquels s'applique un délai de cinquante ans à compter de leur réalisation. La description du fonds est disponible en ligne : http://archives.seine-saint-denis.fr/IMG/pdf/489j_gehfa_f_f_laot_rep.pdf.



Sans entrer dans le détail de ce troisième entretien, je souhaite insister sur le fait qu'il m'a aidé à saisir la manière dont Schwartz a vécu cette période : comme une attaque d'une violence inouïe qui s'est déchaînée à la suite de Mai-68 sur le Complexe de Nancy. Il en parle en termes belliqueux : « C'est en 68 qu'a été déclenchée la guerre. » Le démantèlement s'infiltrant dans les moindres détails organisationnels, la séparation d'une bibliothèque en trois en reste un emblème douloureux. Audits de la Cour des comptes dans chaque institution, enquêtes dans les salles de cours, révision à la baisse des subventions, suspicions sur les contenus de formation, etc., tous ces événements qui visent les structures touchent en même temps les personnes impliquées au plus intime, à leur image de soi et à leur liberté d'action individuelle. L'intrication du personnel et de l'institutionnel est totale. « Après avoir tenté de résister pour empêcher que tout soit détruit, dit Schwartz, j'ai quitté le CUCES par obligation, par contrainte. » Beaucoup de souffrance et peu d'apaisement face aux incompréhensions s'exprimaient encore à propos de cet épisode malheureux. Le passé dure longtemps.

Bien entendu, Schwartz faisait une lecture située des événements, et bien entendu, il ne pouvait en être autrement. Mais dans ce cas précis, le recours aux archives ne résout pas tout. Il existe bien des preuves des différentes tracasseries administratives, des rapports d'audit, et même des lettres de défiance, mais nulle part n'est gardée la trace d'un objectif de destruction qui aurait été volontairement donné. On ne peut qu'en rester à des conjectures s'appuyant sur des faisceaux d'indices et sur le croisement des discours. Mais après tout, que la volonté de détruire ait été réelle ou non, qu'elle ait été politique, financière, au nom du service public ou d'une vengeance personnelle..., force est de constater que le résultat est le même. Et celui-ci ne dit rien de ce qui aurait été si les choses s'étaient déroulées autrement. Aurait-on eu des AUREFA¹⁴ plutôt qu'une loi de 1971 par exemple ? Rien n'est moins sûr. Après tout, l'action du CUCES-INFA n'était qu'une expérience parmi d'autres, et je ne peux m'empêcher de penser qu'une grande partie de son aura – pour les acteurs qui y ont tenu un rôle – tient à sa fin brutale. C'est pourquoi celle-ci m'a tellement intéressée.

Une confiance et un intérêt constants à l'égard de ma recherche

Finalement, à moi comme à ses « lieutenants », et comme aux « cadres » du premier cercle du CUCES-INFA, Bertrand Schwartz a accordé sa confiance et son aide. A l'instar de la très grande majorité des personnes que j'ai interviewées¹⁵, il s'est livré en toute simplicité.

14. Associations universitaires régionales d'éducation et de formation des adultes.

15. J'avais réalisé au total quarante-huit entretiens.

Les entretiens ont certes représenté des moments forts, mais la relation s'est poursuivie sur la durée. Schwartz était présent au 6^e séminaire du GEHFA du 27 avril 1998, consacré au Complexe de Nancy, où je présentais la thèse que j'allais soutenir trois mois plus tard¹⁶. Plusieurs anciens cadres des institutions nancéiennes y avaient également assisté et avaient pu réagir à l'issue de l'exposé. Nombre d'entre eux, et Schwartz encore, étaient également présents le 9 juillet 1998 à ma soutenance¹⁷. Que cette histoire soit racontée à ce moment-là était donc important pour eux, pour lui. Ces moments collectifs leur donnaient un prétexte pour se réunir à nouveau¹⁸.

Plusieurs années plus tard, quand je l'ai à nouveau sollicité pour un quatrième entretien autour d'une copie du film *Retour à l'école ?*¹⁹, dont, à mon grand dam il ne se souvenait plus du tout, il n'a pas hésité à me consacrer encore un peu de temps et d'intérêt. Je lui en suis extrêmement reconnaissante et je mesure ma chance d'avoir pu croiser sa route. ■

16. Cette communication a été reprise et mise à jour des années plus tard pour être publiée dans la rubrique « Histoire et mémoire » de la revue *Education permanente* : F.-F. Laot, « Le CUCES-INFA ou "Complexe de Nancy", creuset d'innovations pour l'éducation permanente (1954-1973) », *Education permanente*, n° 198, 2014, p. 199-215.

17. F. Fréchet-Laot, 1998, *Contribution à l'histoire des institutions d'éducation des adultes, le Complexe de Nancy (CUCES/ACUCES-INFA), 1954-1973*, thèse de sciences de l'éducation, sous la direction de Jacky Beillerot, université de Paris X-Nanterre. La thèse a été publiée l'année suivante sous le titre : *La formation des adultes. Histoire d'une utopie en acte. Le Complexe de Nancy*, Paris, L'Harmattan, 1999. Le volume d'annexes de la thèse récemment mise en ligne (<https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01386573/document>) contient de nombreux documents qui n'ont jamais été publiés : des fiches sur les actions du CUCES et de l'INFA, des notices biographiques, un essai de reconstitution de l'effectif cadre du CUCES pour la période 1960-1969, des documents d'archives et articles de journaux... (accès libre).

18. Ce que certains d'entre eux continuaient à faire épisodiquement.

19. *Retour à l'école ?* Alain Bercovitz, Jacques Demeure, CUCES, DGPS, ORTF, 1966. Film documentaire en noir et blanc tourné au CUCES, qui donne la parole à des « auditeurs » de cours du soir. Cf. F.-F. Laot, *Un film comme source pour l'histoire de la formation des adultes hommes... et femmes, « Retour à l'école ? » (Nancy, 1966)*, Presses universitaires de Nancy, Editions universitaires de Lorraine, 2014